

Napoléon et Noverraz

Autor(en): **P.V. / Noverraz**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 24

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216458>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1921 pour

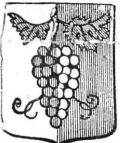
3 fr. 50

en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

ARMOIRIES COMMUNALES



Pomy. — La Feuille des avis officiels donne une vignette des armes de Pomy, qui sont un pommier chargé de six pommes, au naturel, planté sur un mont à trois sommets vert; le tout se détache sur un fond d'argent. Ce sont, comme on le voit, des armes parlantes. Les six fruits représenteraient les six familles originaires de Pomy et les trois monts les pentes du Jorat, d'après le *Dictionnaire historique du canton de Vaud*.



Pully. — Avant 1903, le papier officiel communal de Pully portait un écusson divisé en deux parties verticalement: bleue et rouge avec une grappe de raisins rouges sur la partie blanche et une grappe de raisins blancs sur la partie rouge. Dès lors un sceau ancien a été retrouvé dans les archives communales, portant des armoiries un peu différentes, qui ont été adoptées officiellement et définitivement: c'est un écu divisé verticalement en deux parties égales. Sur ce champ à deux couleurs, une grappe de raisins, la partie de la grappe qui est sur le champ de gauche, blanc, est rouge, celle qui est sur la partie rouge de droite est blanche.



Rossinières. — L'écusson est rouge avec une grue d'argent, les ailes éployées, posée sur un mont vert. Cette grue rappelle que Rossinières, comme Château-d'Oex et Rougemont, dépendait du comte de Gruyère.



Rougemont a un écusson rouge avec la grue d'argent des comtes de Gruyère, posée sur deux monts verts.



St-Légier. — L'écusson de cette commune est une croix tréflée verte sur un fond rouge, ce qui n'est pas héraldique, puisque l'on ne peut mettre du rouge sur du vert. Il paraîtrait que jadis cette croix était bordée d'or, ce qui serait conforme aux lois du blason. Un sceau du XVIII^e siècle montre un écu portant une croix qui touche les bords de l'écu (Arch. hérald. 1921 — Galbreath.) qui prouve que la croix tréflée qui figure dans les armoiries de cette commune est relativement moderne.

Mérine.



SERPEINT DE VATSE

A vatsé à Totdu dévessâi fère lo vi. Mon Dieu cein pào arrevâ dein lè meillàore z'ètrabillie. Lo termo l'ètai dza passâ et Totdu atteindâi ti lè dzo. Jamé panse de vatsé n'avâi ètà asse pètubye que ellia ziquie et Totdu desâi ti lè dzo :

— La Flora va no fère on modzon asse gros qu'on moulin à vannâ. Gà !

Sè veillive dan po lo delon. Lo delon sè passe : min de modzon. Lo demar fut tot dau mimo. Lè dzein po rebriquâ Totdu lài desant :

— Ta vatsé porte pas !

Et Totdu repondâi :

On bi diabliio. Porte mè que tè !

Et tot parâi, min de modzon lo demicro. Totdu veillive tote lè né. Dedzè rein. L'affère pouève pas dourâ pè grantenet, po cein que Totdu dévessâi allâ à l'inspechon lo deveindro.

Dan lo deveindro, à boun'hàora, Totdu, ein bocliènt sa martingala, dit à sa fenna :

— Te sâ, Nanette, veill-tè la Flora, et se te vâi oquie, va queri lo vesin.

L'ètai tot ein cousin. Qu'on pouèsse assebin betâ lè z'inspechon lo dzo que sa vatsé dévessâi fère clli modzon ! Faillâ pas ître mau'èbahia, on Conset fédérât quemet on a ! Quin coup de remesse on lài baillera quand sè vindrâ lè vôte.

Cein n'a pas gravâ Totdu d'allâ à son inspechon et de sè soulâ. Quand rareve à l'ottô, na pas allâ à la couseana, va tot drâi à l'étrabillio vère se lo pucheint modzon l'ètai vègnâi.

Lâi avâi nion à l'étrabillio. La Nanette s'ètai veillâ tant qu'ora et l'ètai vito z'uva onna menuta... îo lè dame vant à pi, et fâ ào mousse, lo petit Féli, que l'ètai demourti qu'on diabliio :

Féli, va vito on petit momeint pè l'étrabillio vère cein que fâ la Flora.

Tandu ci teimps, Totdu l'ètai eintrâ, l'ètai tsesâi drâi derrâi la Flora seïn avâi l'accouet de sè relèvâ.

Quand lo Féli arreve et que vâi oquie que busse dein la paille vè lè piaute à la vatsé et que l'eut gnegni bin adràï, po cein qu'on lài sâi vèvâi pas bin bî, ie châte vè la mère et lài dit :

— Mère ! mère ! vin vito ! Se bahia cein que lo père va dere : peïnse-tè vâi que la vatsé l'a fé on, modzon avoué dâi z'hailon de militéro !

Marc à Louis, du Conteur.

Napoléon et Noverraz. — Notre compatriote Noverraz, qui fut au service de Napoléon, qu'il assista jusqu'à la mort de ce dernier à Ste-Hélène, était un homme de haute taille.

Un jour, à Ste-Hélène, Napoléon cherchait en vain à atteindre un objet placé sur le rayon supérieur d'une étagère. Noverraz entra à ce moment.

— Sire, fit-il en se précipitant, laissez-moi faire, je suis plus grand que vous.

— Tu veux dire plus long.

P. V.



DANS LE JURA

Le printemps a revêtu les pentes des monts d'une végétation nouvelle. Peu à peu, la feuillée poursuit son ascension rapide, et bientôt elle aura posé son jeune feuillage sur les vieux hêtres rabougris et tordus qui croissent au pied des hautes crêtes du Jura.

Ce pays, tout creusé de gorges profondes — si resserrées qu'on les devine à peine entre les larges sommets boisés et les plateaux descendant en terrasses jusqu'à la plaine marécageuse — est extrêmement varié. On s'en aperçoit quand on quitte les rives du lac de Neuchâtel, la plaine de l'Orbe ou la vallée de la Venoge pour gravir les premières pentes. Tout de suite on atteint la région des grandes forêts de sapins coupées ça et là de clairières puis, plus haut, de pâturages boisés.

Tandis qu'ici, au pied de la montagne, on fauche la première herbe, là-haut les populages balancent encore leurs corolles au-dessus des eaux courantes et les premières gentianes acuales mettent leurs taches d'un bleu sombre sur les pâturages qui commencent à verdier.

Petit pays que nous connaissons bien imparfaitement, pays de contrastes dont nous simplifions trop les aspects.

Les villages sont blottis au pied des derniers rochers. Par delà les ruelles étroites et rocailleuses, les maisons se rapprochent les unes des autres comme des filles qui se promènent le dimanche en se donnant le bras. D'abord ce n'étaient que quelques scieries construites là, au bord de la rivière tumultueuse pour transformer les gros « billons » descendus de la montagne en belles planches et en solides madriers. Puis tout près du hangar où la grande lame d'acier monte et descend infatigablement en mordant le bois, on a construit des maisons d'habitation. Les paysans ont quitté leurs chaumières pour se loger plus confortablement, puis les artisans et les commerçants sont venus : le menuisier, le charron, le cordonnier, le forgeron, le boulanger et l'épicier. Un jour on a construit l'église sur la colline et, tout près, la maison d'école. Sur la place, la fontaine s'est mise à couler. Comme l'eau sort du goulot, ainsi la vie coule dans le village, jour après jour, ramenant, avec les saisons, les mêmes travaux et les mêmes habitudes, perpétuant les croyances, les légendes et les vieilles traditions.

Ailleux les villages sont comme posés ça et là, dans l'étendue verte. Leurs toits bruns aux larges auvents sont serrés autour du clocher dont la flèche semble une aiguille dressée dans l'azur. Les petites fenêtres aux volets verts, jaunes ou rouges regardent le soleil qui se lève, là-bas, très loin derrière la colline du Vully. Les rues sont larges, les portes des granges portent les primes du bétail et devant l'étable il y a un beau tas de fumier, haut et carré, tressé avec soin. Sur les galeries à jour, de belles filles aux bras robustes étendent le linge en chantant des chansons du pays tandis que les vieilles aux